La création du Bataillon Metz dans la région de Toulouse

1 - Le noyau résistant du réseau martial à Toulouse.

a - Les pionniers : Riedinger et Courtot (mai 1943 - mai 1944)

Bernard Metz, coordinateur du réseau Martial en zone non occupée, cherche à étendre l'implantation de «centuries», composées majoritairement d'alsaciens-lorrains, en Midi-Pyrénées, avec pour base logique Toulouse, où il existe une forte concentration de réfugiés, surtout alsaciens. Quelle y est la situation ?

Il s'y trouve une section départementale active du Groupe d'entraide des Réfugiés alsaciens-lorrains (GERAL), une Amicale des étudiants réfugiés et une forte colonie de policiers strasbourgeois et mulhousiens. De plus, le chef de la subdivision militaire de Toulouse est, depuis janvier 1942 jusqu'en avril 1943, puis son arrestation en juillet 1943, le colonel Noetinger (né à Molsheim).

Celui-ci, en sous-main, soutient la Résistance (cache de matériel militaire, d'agents au domicile même et aux bureaux). Commandant en août 1940 le 24ème régiment d'artillerie, beaucoup d'alsaciens-lorrains, qui avaient été sous ses ordres à Metz, l'ont rejoint. Il est en relation avec le réseau Maurice (renseignements et évasion vers l'Afrique du Nord, *via* l'Espagne, d'officiers, techniciens, pour l'armée française en réorganisation).

Sous son égide une «Amicale des Gens de l'Est» est très tôt créée par le couple Benjamin et Marguerite Collaine, sise en leur domicile, «officine» clandestine, lieu de rencontres, d'aides, de cache, de transfert de renseignements. Et par des sources au sein de la police de Vichy, il est informé des opérations qu'elle projette, et peut en aviser les responsables de l'Organisation de la Résistance de l'Armée (ORA) comme de l'Armée secrète (AS).

Mais, c'est l'efficace Louis Schmieder, *Louis Simon*, également impliqué dans des passages en Espagne depuis l'Alsace, qui recommande à Bernard Metz, à la fois le futur responsable André Riedinger et son associé, le futur chef militaire Jean Courtot de la centurie à construire. En mai 1943, Bernard Metz « *vient sonder sa conviction et sa détermination* », puis le voit chez lui mensuellement.

- André Riedinger «*Richard*», de Wintzenheim (68), a été professeur d'Histoire au collège de Thann avant guerre, mais n'a pas côtoyé les créateurs de la 7e Colonne d'Alsace. Il est chef de cabinet du Recteur d'Académie de Toulouse, chargé en particulier des professeurs réfugiés, comme lui.
- Jean Courtot «*Moreau*», né en 1897 à Paris, de mère alsacienne, est officier de la marine marchande et capitaine de réserve. Il est rescapé d'une tentative d'évasion vers l'Espagne. Il est impliqué dans l'incendie du siège du Service du travail obligatoire (STO) à Toulouse, qui détruit de nombreuses listes d'inscrits. Il crée, dès mai 1943, des cellules clandestines à Toulouse (policiers essentiellement), ainsi que, par l'entremise des délégués cantonaux aux Réfugiés, des ramifications hermétiques entre elles, à Lourdes (Hautes-Pyrénées), Cahors (Lot) et Auch (Gers). Il est ainsi l'un des maillons de la transmission de renseignements sur les opérations policières, les installations allemandes, les mouvements de troupes, à Toulouse et au terrain d'aviation de Toulouse-Blagnac, en particulier.

Très prudent, il voit régulièrement André Riedinger, jamais à son propre domicile, et ne voit jamais Bernard Metz. Il rend compte de son recrutement - 120 hommes environ - sans

jamais donner de noms. Il entre en contact avec des officiers de l'ex-armée d'armistice : du 2ème régiment de dragons à Auch, du colonel Schlesser, futur libérateur de Colmar ; d'un «Groupe de Guet » du colonel Conze, du 404ème régiment d'artillerie de défense contre avions (RADCA) à Toulouse, inclus dans un « Corps franc pyrénéen » CFP - plus connu comme « Corps franc Pommiès » du nom de son chef - et membre de l'ORA.

Le Corps franc Pommiès (CFP) est l'un des principaux éléments de l'ORA (l'Organisation de Résistance de l'Armée) dans le Sud-Ouest, créé par le Capitaine André Pommiès ; ce dernier organise dès 1943 une unité clandestine dans chacun des dix départements du SO, commandée par un officier. En liaison radio directe avec les Commandements français de Londres et d'Alger, le CFP exécutera, sur leur ordre, de nombreux sabotages, des exécutions d'officiers et d'agents de la Gestapo, et participera à la guérilla et à la libération des villes (6 juin au 24 août 1944) ; il compte environ 5 500 volontaires au moment du débarquement, et jusqu'à 12 000 fin août 1944.

Le CFP remonte vers l'Alsace, il livre de durs combats pour la libération d'Autun, et s'intègre à la 1ère Armée française le 24 septembre 1944. Il participe à la campagne des Vosges (durs combats devant Le Thillot, puis le Drumont, Kruth...) et d'Alsace. Il devient le 49ème RI en février 1945, et entre en Allemagne le 1er avril 1945, où il progresse jusqu'à Stuttgart, dont il s'empare le 21 avril 1945.

Début 1944, André Riedinger et un envoyé de Pommiès «négocient» le rattachement de la centurie en gestation à un «Bataillon de la vallée de la Save», que commande alors le capitaine Maurice Mouly et son adjoint le lieutenant Louis Argence, tous deux du 404ème RA, en respectant au mieux les consignes données par Bernard Metz : "*collaboration de nos unités avec l'organisation la plus capable de les armer, sous réserve de n'être engagés dans aucune opération politique... et de reprendre leur liberté d'action (pour la libération de l'Alsace) à la fin des combats de libération des départements d'accueil*". Autonomie administrative, financière, avec son commandement propre, donc : en contre-partie, participation aux opérations du bataillon, moyennant complément d'armement.

Mais en avril 1944, deux événements graves entraînent la « décapitation » à la fois de la centurie Alsace-Lorraine et du bataillon.

1) Le 6 avril, Jean Courtot est convoqué par Bernard Metz, avec trois autres responsables de Périgueux et Limoges : Jules Dillenseger, Gustave Houver et Ernest Huber, pour une rencontre avec un intendant interrégional de l'ORA en vue de fournir des équipements et du matériel militaire. Après la réunion, ils sont arrêtés par la *Gestapo* et déportés au camp de concentration de Neuengamme (Allemagne). Jean Courtot y meurt d'épuisement le 13 mars 1945.

Le coup est terrible pour le groupement Alsacien-Lorrain : André Riedinger craint que, torturé, Jean Courtot ait parlé et il ne sait quasiment rien de son organisation clandestine. Et de plus, ce dernier n'a pas désigné de second... Ses hommes, sans nouvelles, restent muets ou quittent le groupement. La centurie ainsi décapitée, s'évanouit... Riedinger, resté en poste exposé, s'adresse rapidement à Mouly, pour trouver un nouvel officier ; mi-avril 1944, celui-ci démarche le lieutenant Charles Pleis, de l'ex 404ème également, pour succéder à Jean Courtot.

2) Le 20 avril 1944, Mouly monte une expédition clandestine de transfert de matériel, parachuté près d'Angeville (Tarn-et-Garonne), à destination de son bataillon. C'est un alsacien expulsé en 1941, Jacques Jacob, instituteur et officier de réserve, qui est responsable du lieu de cache. L'opération réussit. Mais, au retour, le chauffeur X, qui a indûment prélevé une mitraillette, subit un contrôle allemand et sous la torture, révèle des noms...

Dès le 21 avril 1944, Maurice Mouly, Louis Argence, Jacques Jacob et deux autres officiers sont arrêtés, fortement «questionnés» comme X, enfermés à la prison Saint-Michel,

transférés à Compiègne, d'où ils partent dans un train de déportation vers le camp de concentration de Neuengamme (Allemagne), comme les quatre de Limoges. Trois n'en reviennent pas : Jacob, Perrier et X ; deux autres s'évadent du train dont Louis Argence.

A présent, c'est le bataillon qui est décapité avec la perte de quatre chefs, dont celui - le Capitaine Aimé Perrier - d'une compagnie. L'unité est démantelée; deux compagnies (dont celle de Perrier) s'évaporent. Les hommes passent en partie à l'AS. Le capitaine Camille Voisin prend alors le commandement du bataillon, André Riedinger et Charles Pleis sont menacés d'être "grillés". D'autres caches de matériel militaire du bataillon sont même vidées, par précaution, par du personnel passé à l'AS.... Heureusement, ces six arrestations n'en ont finalement pas entraîné d'autres.

Mais, la conséquence de ces deux événements amène la centurie à se reconstituer sous l'égide de Charles Pleis, *Marchand*. De plus, le bataillon Voisin encadreur, et surtout le groupe Alsacien-Lorrain, sont sous-équipés, donc peu nombreux, lors de l'entrée au maquis le 6 juin 1944.

b - Le maquis « Marchand » de Pleis (mai 1944 - 31 juillet 1944)

Le maquis est placé «sous l'aile» du capitaine Camille Voisin, alias *Vérité*, commandant le bataillon éponyme. Cette dernière unité est une composante du corps-franc Pommiès (CFP). Début mai 1944, une réunion clandestine a lieu à Toulouse sous l'autorité de Marcel Kibler, *Marceau*, chef d'état-major du réseau Martial venu de Lyon, qui rassemble, outre André Riedinger, Charles Pleis, l'abbé Pierre Bockel, *Laurent*, ainsi que quelques-uns des futurs cadres.

Kibler expose à Pleis la mission qui lui est proposée :

a) Former trois «centuries» : - à Toulouse; - à Cahors - à Pau et Tarbes, qui constitueront ensemble le GMA Midi-Pyrénées, et dont Pleis prendra le commandement;

b) Participer aux combats de libération des régions d'implantation des centuries, sous dépendance tactique du CFP ; mais, sitôt après, s'en détacher pour la libération de l'Alsace.

c) en Alsace, assurer l'ordre, en attendant la mise en place des pouvoirs publics, et éviter toute collusion entre ceux arrivant et ceux restés...

Un chef pour tout le GMA Sud, Henri Derringer, *l'Abbé Pellegrin*, *«sera parachuté le moment venu»* de Londres, ainsi que des armes et munitions (vaine attente, et le chef sera autre... !.). Charles Pleis accepte les conditions de la mission et est intronisé.

Le recrutement de la seule centurie de Toulouse est aussitôt ré-entrepris. L'abbé Pierre Bockel est d'un grand secours, car il a déjà contacté, du temps de Jean Courtot, après sa venue à Toulouse en septembre 1943, certains réfugiés, étudiants et autres. Il les côtoie comme aumônier, puis distributeur du numéro spécial des *Cahiers du Témoignage chrétien*, «Alsace et Lorraine, terres françaises», dont il est l'auteur principal.

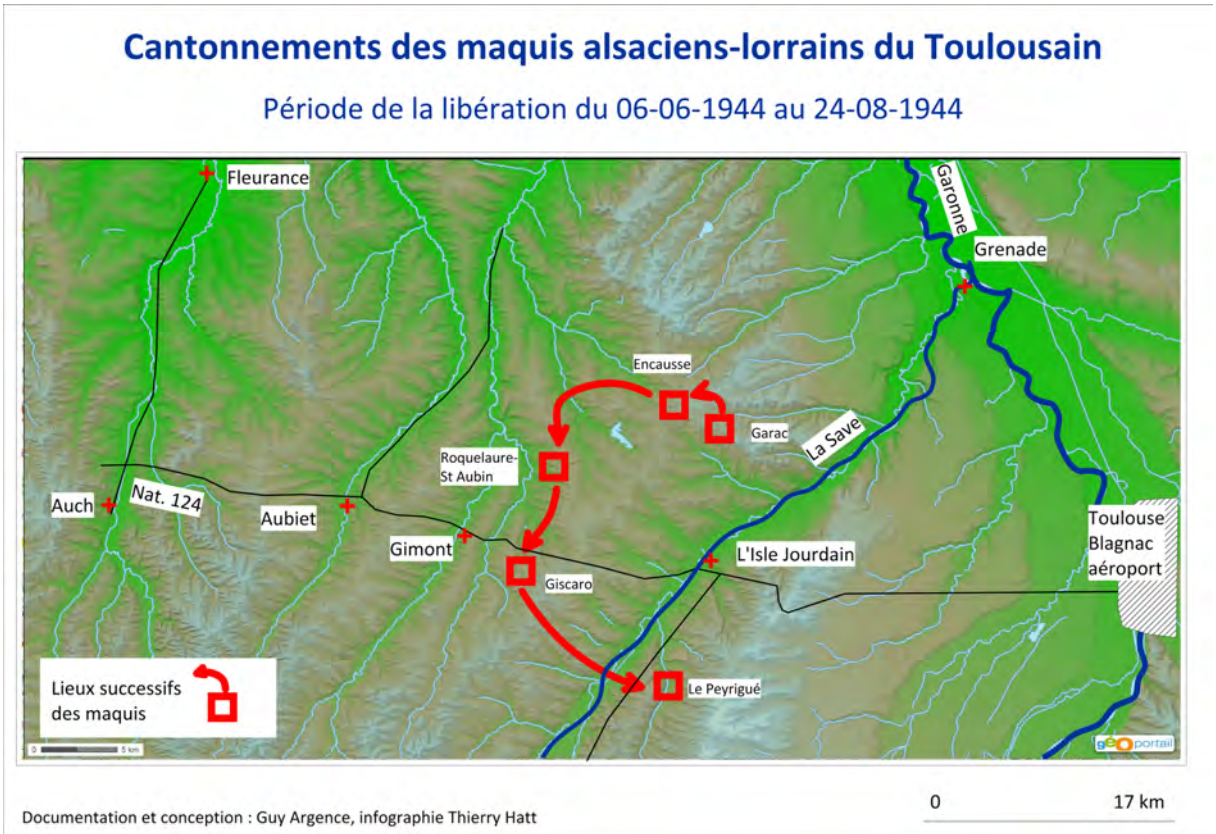
A la veille du 6 juin 1944, après une nouvelle réunion avec Bernard Metz, qui confirme les directives de Marcel Kibler, 120 hommes environ sont recensés. L'ordre est alors donné par Charles Pleis de rejoindre le maquis à Garac (Haute-Garonne), au Nord-Ouest de Toulouse le jour J, et non plus dans la vallée de la Save, jugée comme trop proche de Toulouse, suite aux arrestations aussi.

Par contre, Voisin y conserve des éléments *«dormants»* dans les villages, tels que Lévignac, où les premières réunions clandestines se tenaient dans la boulangerie du village ; ces éléments sont prêts à intervenir sur ordre, la nuit, pour réception de parachutages,

destructions. Ainsi Cassagne et d'autres, arriveront à bloquer, à la nuit tombante, la garnison d'Auch, au pont sur la Save à l'entrée de l'Isle-Jourdain (voir *infra*).

Le «maquis *Marchand*» ainsi créé se trouve à quelques kilomètres du «maquis *Vérité*» du capitaine Voisin. André Riedinger, lui, doit rester à son poste au rectorat de l'académie à Toulouse pour y glaner tous renseignements utiles à *Marchand*.

Celui-ci prévoit, au début, de disperser ses hommes dans des fermes alentours, comme ouvriers agricoles, car, estime-t-il, les bois environnants sont de trop faible surface pour une cache sûre. Mais cela implique une bonne entente avec la population rurale... et l'absence de délation. Selon Pleis: *« la population à Garac est avec nous »*. Néanmoins, il sera amené à déménager plusieurs fois par prudence, et aussi à cause de faux maquis et de la rareté et de la la taille réduite des bois. En août, pour se rapprocher des lieux de combats, les maquis sont successivement à Encausse, Roquelaure-St Aubin, Giscaro et Le Peyrigué (Cf carte :lieux des maquis).



Mais le 6 juin 1944, n'arrivent à Garac que 18 personnes, au lieu des 120 prévues !... dont sept policiers et trois étudiants. Parmi eux, outre l'abbé Pierre Bockel, le brigadier de police vosgien Hahn, *Lecoq*... adjoint de *Marchand*, l'ingénieur Cambon, et les Alsaciens :
le lieutenant de réserve et médecin Maxime Schneider, les policiers de Strasbourg : R. Braun, M. Geschickt, Ch. Rauch, les étudiants Jacques Hartmann de Mulhouse, Gérard Kammerer de Thann (Haut-Rhin), Raymond Sternberg (tué accidentellement en décembre 1944)), et les frères Blaes, Julien et Roger, de Mulhouse, ce dernier blessé le 29-09-1944, et qui dut quitter la BAL. En outre apparurent 2 jeunes femmes, les sœurs Laragnegay ; elles ne restèrent pas au maquis, mais rendirent service par la suite lors des démarches de Pleis et Bockel. Puis, un peu plus tard René Hourtoulle de Colmar, Léon Karli de Still (Bas-Rhin) et le jeune François

Spindler de Mulhouse. A noter l'absence de tout Lorrain, moins présents dans la région que les Alsaciens ?

Tel est le noyau initial (alsacien) en juin 1944 : au total, environ une trentaine d'hommes, effectif demeuré stable jusque début août, faute d'armes et d'encadrement suffisants – il y a trop peu d'officiers. En attendant des conditions plus favorables, les autres futurs maquisards contactés restent «dormants» dans leurs lieux de refuges, tel Fleurance (Gers). Le maquis *Vérité* donne alors au maquis *Marchand* – encore sans armes — 30 mitraillettes "*Sten*" avec munitions, quelques grenades et un peu d'explosif. En retour, Charles Pleis, ayant obtenu du service des réfugiés 50 couvertures, en donne vingt à Voisin; il y a bonne entente entre les deux chefs.

Il faut d'abord survivre et donc, au début, s'approvisionner en argent, vivres, tabacs, bicyclettes, voitures légères et camion gazo-bois, ceci par *«soustraction »* quand il s'agit de supposés collaborateurs, ou en délivrant des *« bulletins de réquisition »,* à faire valoir après guerre....Quelques coups de main, pour insécuriser l'ennemi, - plutôt d'intimidation - sont exécutés avec *«Vérité»*, contraignant les Allemands à ne se déplacer qu'en convoi armé. La guérilla, vu l'armement et le lieu, est prématurée dans ce secteur. En outre, Charles Pleis est le seul officier avec Schneider et Hahn.

« A Garac, la population est [dans l'ensemble..] *avec nous; elle rend de grands services» ;* en particulier, le Curé « héberge » dans les combles de l'Eglise, un dépôt de vêtements, chaussures, couvertures, provenant de l'ORA . «*Toutefois, « le Château » nous fait grise mine» ;* alors le « Huguenot » Pleis se rend, sans galons, à la Messe, avec 20 de ses hommes, et se place [exprès] à côté du châtelain. *« Nous nous saluâmes...et ce fut tout. »*

Lors de l'une de ses multiples tournées de recrutement, l'abbé Pierre Bockel passe à Monferran-Savès (voir carte) chez Soeur Paulaine qui dirige l'orphelinat replié de Guebwiller (Haut-Rhin). Comme le fait l'Amicale des Gens de l'Est du couple Collaine à Toulouse, de jeunes Alsaciens y sont accueillis clandestinement, ainsi que, en 43, l'encadrement du Réseau Maurice.

Bockel, *Laurent* y découvre le lieutenant de réserve Paul Meyer, de Guebwiller, un ancien condisciple qui s'y terre avec sa famille, et qu'il sollicite pour seconder Charles Pleis. Il n'est toutefois pas libre, déjà antérieurement engagé comme agent P2 dans le Réseau de renseignements *Gallia* avec un autre Alsacien, Henri Batôt.

Le Maquis doit survivre, et donc s'approvisionner en argent, vivres, tabacs, mais aussi bicyclettes, voitures légères et camion gazo-bois, ceci par «soustraction » quand il s'agit de supposés collaborateurs, ou par délivrance de « bulletins de réquisition », à faire valoir après guerre auprès de l'Intendance de Pau.....Ceci ressort du *«Carnet de route de Marchand »*, qu'il écrit au Maquis même, avec détails — pas toujours compréhensible *a posteriori* — et codage des noms des membres du Maquis connu de lui seul. Ainsi *« Mr Richard »* est Riedinger, *« Mr de Pau »* sans doute le docteur Schneider, *« Mr de Haguenau »* Argence, le *« lnt Pa »*: Paul Meyer et *« Pi »*... tout simplement Pierre Bockel . D'autres noms restent à décoder !

« *Bockel et moi, devenus quasi inséparables, nous déplaçons le plus souvent possible »* : A Auch, ils ont la chance de rencontrer Dechristé, Didierjean, P. Schmitt, le commandant Lesur (voir *infra* : constitution de la compagnie Kléber). Par contre, les visites que fait seul Bockel, quoique soutenu fermement par le Cardinal Saliège de Toulouse, *"ne semblent pas prometteuses..."* A Pau, chez les sœurs Laragnegay, ils apprennent qu'un officier américain aurait été parachuté près de St-Gaudens (Haute-Garonne) ; ils arrivent à le débusquer grâce au député de Thann, Charles Hartmann, mais l'homme reste très énigmatique sur sa mission, et même quant à sa nationalité... Il promet simplement d'intervenir en leur faveur. Peut-être

aura-t-il été alors à l'origine du mystérieux et providentiel « télégramme Mac Pherson » [cf dernier chapitre]. ?

Par ailleurs, Riedinger, resté à Toulouse, en position exposée, qui vient de temps en temps à Garac rendre compte, n'obtient pas non plus de renseignements précis ou d'aide auprès des officiers de l'ORA qu'il contacte...

Voici, chronologiquement, des extraits abrégés du *Carnet de Route* :

20-6 : Mr. X, épicier à «C». a reçu notre visite : il met à disposition une auto Citroen Rosalie et 50.000 Fr. Mr Y, boulanger, a fourni farine et 10Kg de lard. Ces opérations sont indiquées aux, ou par, les délégués du MUR (Mouvements unis Resistance, hors ORA).

23-6 : Des Allemands étant arrivés en force à l'Isle-Jourdain (voir carte), *«... la dispersion [du Maquis] est nécessaire. »"...Il faut faire perdre au Maquis de G. sa trop bonne réputation, pour ne pas attirer des représailles, sur ses habitants » !*

Un ordre général d'opérations de Pommiès en date du 16-6 enjoint à des éléments du CFP dont ceux de Voisin, de rejoindre d'autres unités dans les Pyrénées, où ont lieu d'importants combats. Mais « *Vérité »,* approuvé par *Pi* (Pierre Bockel) refuse, car : « *notre départ laisserait les amis civils qui se sont dévoilés, sans protection , et l'organisation civile désemparée »*. En outre les 2 chefs et d'autres avaient leur famille sur place, et l'on signalait la dangerosité de se déplacer vers le Sud à ce moment.

Finalement, le départ obligatoire a pu être repoussé... à fin août : il était alors trop tard pour appuyer des combats *(voir supra)*.

5-7 : «Le président de la Légion à S. donne une Renault « prima quatre » avec 25 l d'essence, alors qu'à C. chez D, rien n'a été pris car père de famille nombreuse».

8-7 : Expédition punitive contre le postier d'Encausse, qui est allé jusqu'à proférer, au milieu de paysans attablés dans un café : *«Ceux qui logent des terroristes sont plus coupables qu'eux... Eux partis, on brûlera leurs fermes et leurs récoltes»*.

Là, il fallait réagir. Un simulacre de condamnation à mort a été monté : la nuit, quatre ombres arrivent au domicile du facteur, terrorisé : « *«Le Coq», magnifique athlète aux poings redoutables, ayant fait avouer ses menaces au matamore »,* lui lit un extrait du texte de la «Loi du Maquis» où, à la fin, *«le prévenu sera traduit en conseil de guerre»* est transformé en : *«l'accusé sera fusillé»*. Emmené dans les bois, attaché à un tronc, yeux bandés, il entend « En joue ! ». Juste à ce moment, un cri: « Arretez ! Ne tirez pas ! Le chef vous fait grâce» Simplement petit « passage à tabac » par le Coq... La mise en scène a été suffisamment bien étudiée pour qu'il n'y ait point de récidive ! Et la population comprit, ne serait-ce qu'en voyant le visage du facteur...

16-7: « Il est nécessaire d'entreprendre des voyages de liaison vers Cahors ; à Fleurance, s'ouvrent des opportunités» (cf supra). Pour rendre libre Marchand, le Lnt Pa (Paul Meyer) *sera contacté pour commander le maquis. Une recrue lettone (licencié en droit, probablement de la Légion, pas de famille en France), est prise en compte ce jour* [il interviendra opportunément à l'Isle-Jourdain pour que les 5 occupants d'une voiture déboulant face à un convoi allemand, en réchappent]...

19-7:«Alerte! Le maquis A.S. est attaqué par Milice et Allemands» Le maquis *Marchand* aussi ensuite ; d'où *« déménagement du P.C., réalisé grâce au Comte de M. [?] »*

20-7: Il ne s'est rien passé, finalement ; mais c'était un exercice salutaire...

Fin juillet : Marchand est informé que le Lieutenant de gendarmerie d'Auch est « Henri », un camarade de promotion. Il envisage de le désarmer, vu l'approche des libérations, mais *« l'opération était trop délicate, sous les yeux de l'occupant»*. Henri demande d'attendre *« le moment venu »,* et alors toute la gendarmerie, avec armes, le rejoindra. Il n'en sera rien !...Les gendarmes se réveilleront plus tard encerclés et désarmés... Dommage : renfort perdu contre la garnison d'Auch....

31-7: «J'apprends que le Maquis Vérité a été attaqué et que les Allemands soupçonnent le lieu de mon ancien PC (Garac? ou Encausse ?). *A nouveau précautions avant dispersion éventuelle : matériel chargé, réservoirs pleins, reconnaissance en vue camouflage des véhicules dans les bois»...*

La suite est la relation des événements au Château de l'Arsenne, dont on trouve ci-dessous une version plus complète et rédigée plus tard, dans un rapport adressé par Pleis au Colonel Conze, ancien chef du groupe de guet du 404ème RDCA, à présent Colonel de l'E.M. de l'ORA.

On notera le délicat jeu d'équilibriste auquel Pleis est contraint, (se trouvant, au contraire du Maquis *Ancel*, en pleine zone habitée, avec juste quelques bois minuscules, pour « cacher » armement et véhicules au « P.C. »), entre fermeté sinon brutalité, à l'encontre des habitants fidèles au régime qui le proclament ouvertement, et « protection » de la population contre l'occupant ; tout en dosant le comportement envers l'ennemi – ni trop brutal, entraînant sa venue et donc la répression — ni trop léger. Ainsi quelques coups de main pour insécuriser l'ennemi, — plutôt d'intimidation — sont exécutés avec *«Vérité»*, contraignant les Allemands à ne se déplacer que sur les axes principaux. et en convoi armé. La guérilla, vu l'armement et le lieu, est prématurée dans ce secteur, d'autant plus que Charles Pleis est encore le seul officier avec Schneider et Hahn.

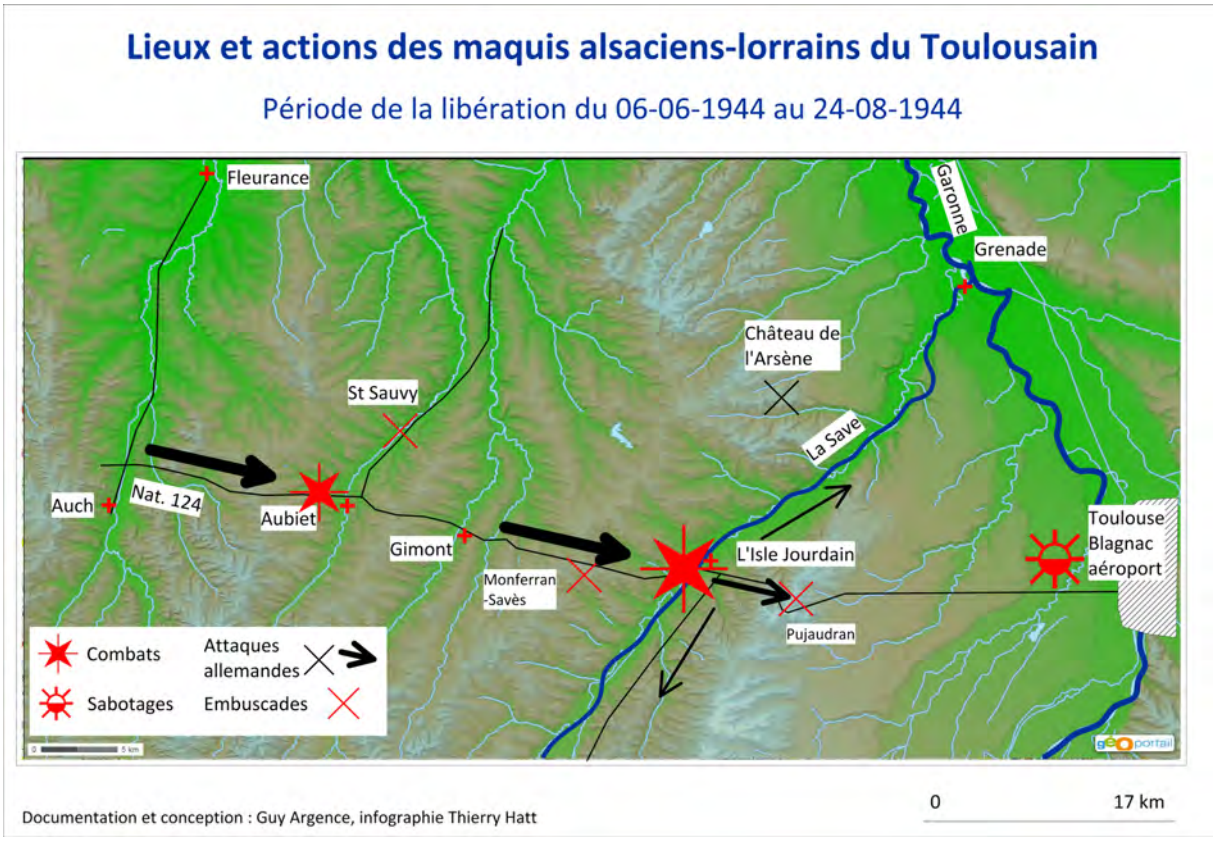
L'affaire du "Chateau de l'Arsène":

La «Section de destruction» du capitaine Voisin - comme toutes celles du CFP - procède, elle, à de nombreux sabotages : voie ferrée Toulouse-Auch, télécommunications et pylônes haute tension. Le 29 juillet, un raid audacieux a lieu de nuit sur le terrain d'aviation de Toulouse-Blagnac (voir carte) : la pose de bombes aimantées aux ferrures inter-wagons d'un train de munitions allemand déclenche l'explosion d'une vingtaine de wagons.

A la suite d'un tel succès, l'ennemi réagit en force. Avant l'aube du 31 juillet, le lieu du maquis Vérité, autour du château de l'Arsène (voir carte), près de l'Abbaye de Sainte-Marie-du-Désert, à quelques kilomètres de Bellegarde (Haute-Garonne), est cerné par un fort contingent allemand avec l'appui de miliciens. Des bruits (aboiements, cloche de l'abbaye...) alertent le maquis. Malheureusement, le capitaine Voisin, *Vérité*, et son second, le lieutenant Nicolas Camus, *Dubois*, de retour de mission de nuit, passent à ce moment en voiture à côté de l'abbaye. Ils sont mitraillés. S'extrayant aussitôt et répliquant, ils sont abattus. Les moines, menacés, ne peuvent déposer leurs corps dans la chapelle de l'abbaye. Au château, Maulik *Lumière* — celui qui a conduit l'opération de Blagnac — et deux autres du maquis *Vérité* ont juste le temps de déclencher les explosifs disposés sur le chemin d'accès au château, où arrive un camion de soldats allemands, qui saute. Malgré deux blessés, tous les autres maquisards, après échanges de tir mais en nette infériorité numérique, réussissent en petits groupes par un chemin à couvert, à échapper à la nasse et à se cacher loin dans les bois.

Stèle à la mémoire du Capitaine Camille Voisin "*Vérité*", près de l'Abbaye de Sainte Marie-du-Désert. (arch. famille Voisin)

Charles Pleis est rapidement informé des événements : l'abbé Pierre Bockel, parti tôt au matin en voiture vers le château de l'Arsène pour une messe, fait un retour fulgurant, après un demi-tour acrobatique sous le tir ennemi, près de l'entrée du château. A 11 heures, Pleis envoie deux agents de liaison pour obtenir des informations et inciter Voisin et ses hommes à se replier sur ses positions. Sans nouvelles informations dans l'après-midi, il se rend à l'abbaye avec un compagnon, vaguement déguisés en paysans, où le père Robert lui apprend le décès des deux officiers. Au retour, le soir, un groupe du maquis *Vérité* est enfin localisé. Les deux jours suivants, des rescapés sont acheminés vers le maquis *Marchand*. Le lendemain du drame, les 2 officiers, après les formalités liées au décès, sont enterrés sous les mentions : « inconnu n°1 » et « inconnu n°2 », en présence entre autres, de l'abbé Bockel... Anonymat transitoire, par précaution.



Finalement, le bilan de l'attaque massive est de deux blessés et trois morts, dont le comte d'Orgeix, le propriétaire du château, dont le corps est découvert plus tard dans un puits... ; parfaitement conscient du risque, il avait mis à disposition du Maquis *Vérité* son grand parc, bien boisé, contigu à une forêt étendue - lieu exceptionnel pour un maquis dans cette région. Du côté allemand, le bilan est plus lourd. Par chance, l'ennemi ne cherche pas à retrouver les maquisards de Voisin. Par contre, il revient les jours suivants, pour piller

complètement le château puis le brûler, molester les moines et fouiller l'abbaye, sans y trouver pourtant les « clandestins » qui s'y abritaient encore.

C'est la deuxième décapitation du bataillon : après l'arrestation de Maurice Mouly et Louis Argence, à présent la mort du capitaine Voisin et du lieutenant Camus. Désormais, il est nécessaire de rééquiper l'unité, d'en renforcer l'encadrement et de lui nommer un nouveau chef.

2 - Le réseau martial dans les combats de la région toulousaine, août 1944.

Début août 1944, la situation est critique à Roquelaure-St-Aubin (Gers), où le maquis *Vérité* de Voisin, à présent orphelin après la mort de ses deux chefs le 31 juillet, démuni de tout sauf de ses armes individuelles, a rejoint le maquis *Marchand* des Alsaciens-Lorrains de Charles Pleis. Ce dernier lui vient en aide : argent partagé, vêtements et couvertures amenés par la gendarmerie après avoir discrètement contacté A. Dechristé.

Le Corps Franc Pommiès (CFP) doit rééquiper le premier, accroître l'encadrement — par des officiers de l'ex-service géographique de l'armée, essentiellement — et nommer un nouveau chef du bataillon Voisin (qui conservera ce nom en hommage à l'officier tué) : le commandant Casanova.

Pour le groupe des Alsaciens-Lorrains, surprise le 5 août : apparaissent deux anciens — comme Charles Pleis — du 404ème régiment d'artillerie de défense contre avions (RADCA) :

- L'adjudant-chef alsacien Guillaume Thielen ; présent aux réunions de préparation du maquis en mai et juin, il ne peut, relevant d'opération, rejoindre le maquis le 6 juin ; entretemps, il tente en vain de faire venir des hommes de la défunte compagnie Perrier, désagrégée après les arrestations du 20 avril 1944 à Toulouse.

- Le lieutenant Louis Argence, devenu *Arnaud* après son évasion, qu'on croyait mort ou déporté après son arrestation du 21 avril 1944. Des 90 hommes entassés dans un wagon d'un train en partance de Compiègne pour le camp de concentration de Neuengamme (Allemagne) la nuit du 4 au 5 juin 1944, 45 sautent, par vagues de quatre entre Châlons-en-Champagne et Vitry-le-François (Marne)... Un seul est repris le lendemain, par un gendarme...français.

L'encadrement est par la suite renforcé par la venue de deux lieutenant-aviateurs, Bodelle (de Bergerac, Dordogne) et Delieux (de Monferran-Savès, Gers), et du lieutenant Paul Meyer, futur adjoint du commandant Pleis à la Brigade Alsace-Lorraine (BAL), enfin libéré de son contrat pour le réseau Gallia.

Par ailleurs, les multiples démarches des responsables du groupement des Alsaciens-Lorrains, le tandem Charles Pleis - Pierre Bockel, et André Riedinger à Toulouse, pour obtenir comme promis un parachutage d'armes et d'équipement ainsi que des renseignements de Londres, sont restées vaines ; ils n'ont même aucune nouvelle de l'officier de liaison de l'état-major de la Résistance, Bernard Metz, depuis son passage à Toulouse le 6 juin. Ce dernier a gagné Figeac (Lot) le lendemain 7 juin, et, bloqué dans un maquis FTP, ne réapparaît que le 20 août dans le Gers - lors des combats de libération.

Alors, le 8 août, en désespoir de cause, Charles Pleis se résout à accepter l'intégration provisoire de sa centurie, jusqu'ici autonome, au sein du Corps Franc Pommiès en tant que compagnie commandée par Louis Argence (qui en propose le nom de IÈNA), promu capitaine (FFI).

Fanion de la Compagnie Iéna (arch. fam. Argence)

Charles Pleis, de son côté, se réserve de devenir le chef régional des Alsaciens-Lorrains, une fois les autres centuries-compagnies créées. Et ce passage de commandement à Louis Argence lui permet de se consacrer à fond avec Pierre Bockel, puis avec Paul Meyer, à la croissance de l'effectif de l'unité Iéna et à la création des autres compagnies, facilitées par l'afflux de volontaires après le débarquement allié du 15 août en Provence.

Arrivent ainsi à la Compagnie Iéna, les Alsaciens :

- de Toulouse-Blagnac, le 14 août : François Baldensperger de Mulhouse, ancien Scout E.U. et chef de troupe, requis par le Service du travail obligatoire (STO) dans l'usine d'aviation Latécoère, bombardée par l'aviation anglaise, et amené par François Spindler.
- de Fleurance (Gers), le 17 août : les jeunes alsaciens Paul Ernst de Thann (Haut-Rhin) (même pseudo que le futur chef :"*Berger*"), auteur d'un « journal » à partir de cette date, où il note: « *A 17h. arrivent dans une Traction avant l'Abbé Bockel, Pleis et «Polo».*
- Justin Gasser de Saint-Louis (Haut-Rhin) et Louis Iltis de Wittersheim (Haut-Rhin), mort au premier combat de la BAL le 29 septembre 1944, à Bois-le-Prince (Vosges).
- de l'orphelinat replié de Guebwiller de « Soeur Paulaine », à Monferran-Savès (Gers), les 17 et 18 août, outre Paul Meyer, Henri Batôt d'Orbey (Haut-Rhin), ex-agent P2 comme Meyer dans le même réseau, et les jeunes de 16 à 18 ans : Edouard Grimm de Mulhouse, Joseph Grotzinger *«Seppi»* de Rumersheim (Haut-Rhin), Pierre Abrahamson de Strasbourg, puis le 22, son frère André, *Plastron*.

Les combats de l'Isle-Jourdain (19 et 20 août 1944)

a) Les prémisses

Les instructions du Général Koenig, chef national des FFI, sont, début août: "*renforcer les destructions et les guerillas ; isoler les garnisons, s'opposer à leurs déplacements*" — en particulier pour la région Midi-Pyrénées (région R4 que couvre le corps-franc Pommiès - CFP), vers la frontière espagnole. Les consignes sont renforcées après le débarquement en Provence du 15 août 1944. Et le déclenchement généralisé est lancé le 14 au soir à la *BBC* à travers différents messages d'alerte, tels que : « *Ne bousculez pas l'estropié* » ou « *L'apprenti fait des vers* »...

Dans le Gers à la mi-août se trouvent la demi-brigade Le Magny du CFP, le bataillon d'Armagnac du commandant Parisot, *Caillou* — à forte composition de Lorrains et d'Alsaciens —, ainsi qu'une compagnie de combattants espagnols. Il est demandé à Le Magny, et donc au bataillon Voisin entre autres, d'isoler la garnison (Allemands et milice) d'Auch, chef-lieu du département du Gers, suivant tous les axes partant de cette ville en particulier l'axe Est vers Toulouse.

Déjà, parmi bien d'autres embuscades du CFP tout autour d'Auch, dès juin 1944, on relève celle que dirigeait, le 13 juin, le lieutenant alsacien Alfred Linder — ancien du 2ème dragons d'Auch — futur commandant de la compagnie Kléber du bataillon de Charles Pleis et alors chef de section d'une compagnie autre que Iéna. Il attaque à la sortie de St-Sauvy (Gers,

voir carte) une colonne de treize camions: "*Bilan: six Allemands blessés; je perds quatre hommes — prisonniers — dont deux ont rejoint la Résistance près de Lyon, en sautant du train de déportation*."

Le 15 août, après une vaine attente de deux sections du CFP en embuscade la veille, une colonne de miliciens (50 camions, voitures, motos) part enfin sur la route D 626 vers Toulouse. Elle est stoppée par une grenade *Gammon* sur le premier camion venant après les véhicules légers. Après de violents échanges de tirs, les résistants décrochent avec un blessé. Cependant, la milice, ayant demandé des renforts allemands de Toulouse (qui sont refusés), préfère ensuite faire demi-tour, craignant d'autres interventions.

Le même jour, Louis Argence charge une section de la compagnie Iéna, commandée par le sous-lieutenant Guillaume Thielen, d'une embuscade près d'Aubiet (Gers) sur la Nationale 124. Dès l'aube, Thielen place un barrage fait de tombereaux et de chariots prélevés à la ferme Magenthies proche, renforcé par des abattis d'arbres. Cette fois, c'est une colonne allemande, venue enfin de Toulouse au secours du convoi de miliciens, qui vers 14 heures aperçoit le barrage.

La section, prise un peu à revers, mais bien embusquée, déclenche un tir nourri. Les allemands sautent des camions, tentent de s'abriter dans les fossés. Selon le témoignage de Magenthies, l'affrontement dure près d'une heure, avant que la section, en infériorité numérique et d'armes, ne se replie, toutefois sans pertes. Vers 18 heures, le convoi de miliciens précédent ainsi renforcé, repart d'Auch avec prudence, par la même route, et au passage de l'accrochage d'Aubiet, se venge en mitraillant, puis incendiant la ferme Magenthies et une autre proche...

b) Les combats

Le 18 août, une réunion clandestine des responsables FFI du Gers a lieu près d'Auch, sous la direction du chef régional FFI, le colonel *Ravanel*, alias Serge Ascher : il propose d'investir Auch. Mais diverses sources - dont le lieutenant Alfred Linder - signalent un repli imminent de la garnison d'Auch vers Toulouse. Il est alors demandé à la Résistance, outre le renforcement des embuscades précédentes, de venir en force bloquer le pont de la rivière Save, à l'entrée de l'Isle-Jourdain, passage obligé sur la nationale 124 vers Toulouse.

Effectivement le 19 août un lourd convoi allemand, retardé par des barrages, des harcèlements et des transbordements, traverse Gimont (Gers) à 18 heures, puis est attaqué peu après par une section CFP : quatre blessés allemands décèdent dans la nuit, la tête du convoi n'engageant pas le combat mais continuant.

Plus loin, près de Monferran-Savès (Gers, voir carte), vers 19h30, une estafette motocycliste allemande partie en reconnaissance, et revenant vers le convoi après avoir constaté un barrage sur la Save, à l'entrée de l'Isle-Jourdain, est abattue par l'adjudant-chef Henri Batôt de la compagnie Iéna. Elle bascule avec son engin en contrebas de la route, et n'est donc pas visible du convoi qui passe peu après sous le feu de la section, puis stoppe, surpris, vers 21 heures à proximité de l'imposant barrage (batteuse, autocar,...) édifié par Joseph Cassagne et quelques autres, membres d'un groupe de sabotage affilié au bataillon Voisin, sur le pont enjambant la Save.

Entre temps le capitaine Argence, le lieutenant Meyer et trois chasseurs, en reconnaissance en voiture, ont ramassé la sacoche et les armes du sous-officier tué cependant que Batôt récupérait la moto (avec laquelle il se tuait plus tard en service commandé, à Luxeuil...), puis par une route détournée rejoignent la Nationale 124... et tombent nez à nez avec le premier camion du convoi allemand. Aussitôt, les deux chasseurs "Louis" et "Philippe", armés de mitraillettes, ouvrent le feu, blessant un ou deux Allemands, cependant

que le chauffeur pénètre dans la cour du Château de la Come tout proche, avant que l'ennemi ne réagisse. Y abandonnant la voiture, incendiée sous le feu ennemi enfin déclenché, ils se dispersent dans les taillis du jardin, sains et saufs,...

Arrive seulement vers 21h30, une fraction importante du bataillon Armagnac qui se déploie ensuite autour de l'ennemi par une nuit d'encre ; il est à présent trop tard pour que ce dernier tente de forcer le passage. Argence et Baffert, commandants des deux compagnies du bataillon Voisin, rejoignent dans la nuit le poste de commandement (PC) de Casanova à Peyrigué (voir carte des lieux du maquis), enfin informé de la situation, qui donne ordre :

- au capitaine Baffert et sa compagnie *«Camus»* de rejoindre immédiatement la zone sud de la cuvette où est piégé le convoi ;
- au capitaine Argence et à la compagnie Iéna de barrer la route à un renfort éventuel venant de Toulouse, à Pujaudran (Gers) (voir carte des lieux de combat).

Parisot, déjà sur place avec un fort contingent du bataillon Armagnac, avait estimé "*qu'il ne peut enlever la décision avec ses seuls moyens*" ; les autres compagnies du CFP arrivent donc en renfort dans l'après-midi du lendemain 20 août. Une fois les compagnies positionnées autour et près de l'ennemi - six du CFP dont celle de Baffert, trois de Parisot et le corps franc Neff, l'attaque générale convergeant vers le chateau de la Come est lancée à 19h30 et s'achève une heure plus tard par la reddition de ce qui reste de la garnison.

c) Bilan :

Dix morts et une quinzaine de blessés, pour les résistants, contre une cinquantaine de morts et blessés, et près de 200 prisonniers, dont deux colonels, pour l'ennemi. Contrairement à la plupart des garnisons de la région, celle d'Auch n'a pu s'échapper : c'est un franc succès.

Le départ des Allemands de Toulouse est déjà engagé le 19 août 1944, et Toulouse est libre le 20, sans véritable combat. Le commandant *Georges*, chef des Franc-Tireurs et Partisans (FTP) du Lot, nommé responsable de la sécurité de la ville, y entre aussitôt avec ses unités dont le groupe Alsaciens-Lorrains d'Edmond Fischer (voir *infra*, Cie Rapp). Il y défile, cependant que la compagnie Iéna, reléguée par Casanova — dans l'ignorance — assez loin des combats, se déploie dans les lacets au-dessus de Pujaudran (carte combats) et fait une douzaine de prisonniers, dont un adjudant-chef, parmi ceux qui ont réussi à passer à travers les mailles du filet jusque-là...

Ainsi la première partie de la mission assignée à Charles Pleis : participation à la libération des régions d'implantation des Alsaciens-Lorrains est accomplie.

D'où la suite : rassembler le maximum d'Alsaciens-Lorrains dans la région, et partir de suite pour la libération de l'Alsace-Moselle, d'autant plus que la 1ère armée française remonte rapidement la vallée du Rhône. Mais — et c'est vrai pour chacun des trois bataillons de la future Brigade Alsace-Lorraine (BAL) — les chefs locaux ne veulent absolument pas se séparer de leurs effectifs alsaciens-lorrains.

3 – La constitution du bataillon Metz de la Brigade Alsace-Lorraine (BAL) août 1944.

1. Compagnie Iéna (Capitaine Louis Argence)

On a vu à propos des combats de libération de la région toulousaine que l'unité, issue de la première centurie initiée à Toulouse dès le mois de mai 1943 par Jean-Paul Courtot et André Riedinger, est devenue en juin 1944 le maquis de Garac ou maquis *Marchand* de Charles Pleis, puis en août la compagnie Iéna lors de son intégration au CFP. Elle a pris part

aux combats de libération, et la plupart de ses membres alsaciens ont été cités au fur et à mesure de leur entrée au maquis.

Après les combats de l'Isle-Jourdain (19-20 août 1944) et avant le départ vers les Pyrénées, débarque inopinément au château de Gimont (Gers), où cantonne la Iéna, un renfort d'une douzaine d'hommes envoyés par le CFP qui arrivent dans un car réquisitionné venant d'Agen ; en font partie le Lieutenant «Fred» Streiff, le sous-lieutenant abbé Maurel, alias *le Moine*, curé d'Agen (voir photo avec le Lt. Collaine, ci-dessous) et Lucien Sajus, d'Agen ; les Alsaciens Jean-Pierre Burger, *Verteuil*, et Joseph Jaeger (tous deux de Mulhouse), les Lorrains : le Sergent-chef Robert Venturelli, *Roby* de Cutry (Meurthe-et-Moselle), Mathieu Dujardin de Nancy ; Arthur Boucher, du Gers, Jacques Couturier de Charente, Jacques Levy d'Arcachon, et l'italien Bruno Sivilotto.

Fessey-dessus (Hte-Saône, 10 km à l'E. de Froideconche), période du 1er au 11 octobre 1944. Pierre Bockel et la 4ème section de la Cie Iéna au repos, après avoir été engagés à Bois-le-Prince.

debout, de g. à dr. : 1 P. Bockel "Laurent" ; 2 S. Ros "Tartarin" ; 3 L. Hess (ou Hees) ; 4 Ss-Lnt Abbé P. Maurel "Lemoine" (commande la 2ème section) ; 5 Sgt J. Levy ; 6 P. Ernst "Berger" ; 7 R. Obriot ; 8 Sgt-chef A. Maillier (second de Streiff) ; 9 L. Hemmerlin "Meunier" (de profil, "As au FM") ; 10 J.P. Burger "Verteuil" ; 11 J. Ayerra ; 12 Sgt R. Venturelli "Roby" ;- 13 A. Tavano, 14 M. Dujardin "Max". (Photo et identification : J.P. Burger - Comébal).

Cette section de la Cie Iéna, commandée par Fred Streiff (c'est probablement lui qui prend la photo avec l'appareil de son ami Burger), existe pratiquement sous cette forme au "Maquis Pommiès" fin août 1944 ; il manque L. Iltiss, tué le 29 oct. 1944, présent dans plusieurs photos de ce groupe en septembre 44.

Ils sont rescapés d'une tragédie : l'élimination d'une partie de la compagnie CFP que commandait Streiff, après la dénonciation d'un projet de sabotage pour le 7 juin 1944 près d'Agen : 17 victimes en tout, **à CastelCulier, St-Pierre-de-Clairac, Chateau de Laclotte,** dont les deux Alsaciens Charles Goerig (Kientzheim, Haut-Rhin) et Georges Gaentzler (Wisches, Bas-Rhin), ainsi que des civils. Parmi ces hommes, certains n'ont pas échappé à l'arrestation suivie d'interrogatoires et de dures tortures, particulièrement *«Fred»* ; les autres ont pu s'échapper (pour une relation détaillée de ces évènements dramatiques, voir la fiche Streiff).

L'effectif officiel de la Iéna début septembre est de 92 hommes selon Casanova ; une dizaine de «locaux» ne poursuivront pas par un engagement à la BAL. À partir du début septembre son parcours est commun avec celui de la Compagnie Ney, pour une petite quinzaine de garde à la frontière espagnole (voir ci-dessous).

Lieutenant Alfred Streiff *Fred*, sept. 1944 en Haute-Saône
(photo J.P. Burger, Comébal)

2. Compagnie Ney (Capitaine Bijon Robert)

Le lieutenant Paul Meyer est envoyé à Tarbes et à Pau, le 24 août 1944, pour y finaliser la constitution d'une compagnie dont le recrutement avait été amorcé par Georges Thony, résistant mosellan, représentant local du Groupe d'Entraide des Réfugiés (GERAL). Charles Pleis contacte ce dernier dès juin 1944 à Tarbes. Le 29 août, est officiellement créée la «Compagnie Ney», sous le commandement de Robert Bijon, incluse comme la compagnie Iéna dans le Corps Franc Pommiès (CFP)... et immédiatement astreinte à la garde du secteur le plus à l'ouest de la frontière espagnole (Pyrénées Atlaniques).

Dans l'effectif assez faible — environ 35 hommes — majoritairement mosellans (qui sera évoqué ici par la suite...) on relève six Alsaciens : les deux jeunes fils de Robert Bijon : Claude et Hubert (Strasbourg), Antoine Devillers (Strasbourg), Louis Hemmerlin (Ranspach, Haut-Rhin), Marcel Ebel (Strasbourg) et René Martin (Brunstatt, Haut-Rhin). Ce dernier (cf. Bull. BAL N°222, 1991, pp.23-28) fit partie également du 404e RADCA de Toulouse, mais tenta en 1943 un passage vers l'Espagne, qui échoua — passeur introuvable ; il intégra alors au 6 juin, un «groupe de destructions» d'un Bataillon des Basses-Pyrénées du CFP.

Cette unité doit rejoindre Peyrehorade (Landes), où se trouve depuis le 27 août la compagnie Iéna, qui a quitté Giscaro (Gers) en voitures, camions, motos… Au lieu de gagner de suite la frontière, les deux compagnies cantonnent jusqu'au 1er septembre à Peyrehorade dans le château d'Orthe, près du pont sur le Gave. Au programme, selon les témoignages de trois chasseurs : instruction, manœuvres, équipement façon armée française 1940 : *«chemise et pantalon kaki, «sacro-saintes» bandes molletières, casque et calot...»* selon le journal de Paul Ernst, *Berger,* mais aussi invitations dans les familles, bains dans le Gave....

Capitaine Robert Bijon

(photo tirée de : "La Brigade Indépendante Alsace-Lorraine", Amicale des anciens de la BAL, Strasbourg, 1978, p.25)

Peyrehorade (Landes), fin août 1944. La Cie Iéna est chargée de surveiller les routes menant en Espagne. (BIAL 1978, p. 6).

debout de g. à dr. : Bruno Sivilotto, Max Dujardin ; assis Lucien Sajus ; accroupis de g. à dr. : J. Ayerra (?), Jacques Couturier, Léon Hess (ou Hees ; identification Comébal).

Enfin le 1er septembre 1944, départ général pour Hendaye (Pyrénées-Atlantiques), à proximité immédiate de la frontière espagnole, c'est-à-dire très loin de l'Alsace. Là, suivant les instructions, répartition des groupes : Jean-Pierre Burger, Robert Venturelli et quelques autres sont de garde au col d'Ibardin (317 mètre d'altitude) : patrouilles de nuit par un froid très vif et un peu de chasse aux moutons... d'autres, sont de garde à la frontière d'Hendaye. Et là, *Berger* conte un épisode comique, caractéristique de cette période troublée : début septembre, quelques sections de la Iéna, alertée, se positionnent autour du Consulat espagnol d'Hendaye : le bruit court « *que les consuls [espagnols] de Pau et Tarbes ont été kidnappés par les Allemands, fuyant en Espagne, s'assurant ainsi une monnaie d'échange !...* » Il est de garde à la grille d'entrée, dans un fauteuil de jardin, *« mes grenades et ma Sten sont devant moi, et en face il y a l'océan avec les lumières de Fontarabie et les flons-flons d'un bal espagnol... »* Et rien ne se passe... L'envoi du Bataillon Voisin en ces lieux — aux antipodes de l'Alsace !! — est trop tardif... et inutile ; mais il a permis aux hommes de souffler un peu, avant les durs combats des Vosges qui vont suivre.

Pendant ce temps à Toulouse, Bernard Metz retrouve enfin le 27 août 1944 Charles Pleis, Pierre Bockel et André Riedinger, qui demandent toujours des ordres, des armes et de l'argent, et proposent à présent, comme chef éventuel du Groupe Mobile Alsace (GMA) Sud, à défaut de *«Pellegrin»*, le colonel Noetinger, évadé, puis réintégré à la subdivision militaire de Toulouse *« dont la libération m'avait à la fois rendu... et imposé le commandement..» ;* mais son acceptation dépend d'un ordre militaire supérieur (général de Lattre de Tassigny), le délai est estimé trop long.

Bernard Metz retourne à Périgueux rendre compte à Antoine Diener ; suivent alors des allers-retours incessants entre les deux groupes d'Alsaciens-Lorrains jusqu'à la formation de la BAL. La libération en Midi-Pyrénées provoque un bouleversement dans les postes supérieurs, les unités et les opérations, car l'objectif est à présent différent : bouter l'ennemi hors de France, ailleurs... mais aussi assurer la légalité républicaine dans les régions libérées, comme à Toulouse....

Ainsi, le 25 août apparaît le capitaine Chevance, alias *Bertin*, envoyé d'Alger par le Gouvernement provisoire de la République française (GPRF) et promu général pour prendre

le commandement des Forces françaises de l'intérieur (FFI) de toute l'ancienne zone non occupée ; c'est sous son autorité que se place dorénavant le colonel Pfister, que Bernard Metz a déjà rencontré et convaincu de la pertinence de sa mission... mais aussi Serge Ravanel et André Pommiès.

Le long de l'atlantique sud, l'ennemi a des positions quasi-inexpugnables : les compagnies du GMA Sud arrivent à esquiver l'envoi vers Bordeaux où, par contre, le chef Parisot du bataillon Armagnac emmène ses hommes, dont beaucoup d'Alsaciens-Lorrains. Le bataillon Voisin, modifié dans sa composition, doit rester au Sud, placé sous une autre autorité. Aussi, au début, Charles Pleis ne trouve plus à qui s'adresser pour le désengagement de ses deux compagnies dans les Pyrénées...

3. Compagnie Kléber (Capitaine Linder Alfred)

Fin août, à Auch, que la garnison allemande a évacué le 19 août, prend forme cette nouvelle compagnie d'Alsaciens-Lorrains. Sa création est grandement favorisée par un aréopage de personnalités alsaciennes repliées, que Charles Pleis avait contactées dès juin 1944. Parmi ces personnes, on trouve : A. Dechristé, sous-préfet de Ribeauvillé et secrétaire général du Gers, A. Didierjean, directeur du Secours national, le docteur Studer, directeur du service des réfugiés, Pierre Schmitt, conservateur du musée des Unterlinden à Colmar et, enfin, provenant de l'ex-2ème dragons basé à Auch que commandait avant novembre 1942 le colonel Schlesser (Alsacien, futur libérateur entre autres de Dannemarie et Colmar), plusieurs officiers de cette unité. Parmi ces derniers on remarque le commandant Lesur, devenu en 1944 chef départemental des Forces françaises de l'intérieur (FFI), qui joue un rôle important dans l'arrêt de la garnison allemande d'Auch. Le lieutenant Alfred Linder intervient dans les derniers temps car précédemment il faisait partie d'une unité du CFP. C'est à lui, nommé capitaine FFI, que Didierjean et Lesur confient le commandement de la compagnie Kléber, de 48 hommes selon Linder.

Le Capitaine Linder (au centre, blouson, casque, gros revolver)
et la Compagnie Kléber, Col du Mont de Fourche, 8 octobre 1944, de retour des combats du Haut de la Parère, - (photo arch. Comébal)

Grâce à l'autorité de Lesur, mais aussi à la date tardive de création officielle (début septembre), elle n'est plus assujettie au CFP et sera directement intégrée à la BAL. On y trouve environ quinze alsaciens, dont, parmi ceux au passé résistant: Oscar Hentzy* de Rimbach (Haut-Rhin), François Kubler de Moosch (Haut-Rhin), provenant du Bataillon

Parisot, Fernand Loth* de Saverne (Bas-Rhin), Charles Pfohl de Colmar, entré à l'A.S. Gers en decembre 43, Alfred Linder de Ferrette (Haut-Rhin) et André Didierjean d'Orbey (Haut-Rhin).

Particulièrement honorifique pour la compagnie, il est remis au capitaine Alfred Linder un fanion du «*GERAL du Gers aux volontaires FFI A-L. d'Armagnac*».

Soudain, le 5 septembre au soir, se répand la nouvelle parmi les «Pyrénéens» à Hendaye, apportée par le lieutenant Paul Meyer : *« Nous partons le lendemain pour Montauban, où nous attendent des camions de la 1ere Armée française; la joie se lit sur tous les visages!...»*. Les 7 et 8 septembre, les trois compagnies précédentes rejoignent casernes Pomponne et Guibert, à Montauban, après escale à Peyrehorade pour Iéna et Ney, ainsi que quelques détours familiaux pour certains, avant la montée vers l'Alsace... et la longue campagne de sa libération.

Que s'était-il passé à Toulouse? S'appuyant sur une intervention miraculeuse, assez mystérieuse, sous la forme d'un «*télégramme du G.Q.G. Mac Ferson à Brame et Braque n°13.844 du 3 septembre 44*», Charles Pleis parvient à constituer, par devant l'intendant Loubens du service général de Toulouse, un *«Groupement Régional des A-L»* [pour la région de Toulouse] dont il devient le commandant *(bulletins Amicale BAL n° 183-184)*. En particulier, il récupère les deux compagnies sous obédience d'André Pommiès sans qu'elles aient à rendre leurs armes. Simultanément, Loubens remet à Charles Pleis une somme de trois millions de francs, comme fonds de roulement, immédiatement confié à Guillaume Thielen, nommé trésorier.

4. Compagnie Rapp (Capitaine Edmond Fischer)

Il existe déjà une « compagnie Rapp », créée en août 1944 au sein du maquis FTP du colonel *Georges* (Robert Noireau), essentiellement composée d'Alsaciens-Lorrains et commandée par le capitaine des FFI Edmond Fischer.

Dès mai 1944, Charles Pleis charge Léon Kraft à Cahors de commander une centurie déjà recensée. Mais la domination du maquis du colonel *Georges* est telle qu'il a "absorbé" la majorité de la centurie. Edmond Fischer, que Bernard Metz a chargé d'encadrer les Alsaciens-Lorrains déjà recrutés par Léon Kraft dans le Lot et de repérer des terrains de parachutages, débarque à Figeac le 4 mai 1944 depuis Paris ; inconnu surgissant soudain dans le «domaine»

de *Georges*, suspect donc, il est capturé par un groupe de sécurité des Francs-Tireurs et Partisans (FTP). Par la suite, ses motivations et ses qualités — en particulier d'artificier — lui valent de devenir chef militaire d'une compagnie FTP, celle regroupant les Alsaciens-Lorrains.

Bernard Metz, lui, s'est volontairement inclus dans ce maquis, d'abord pour venir en aide à Edmond Fischer, mais aussi parce que la zone de parachutage du fameux chef annoncé, «*l'abbé Pellegrin*», est située dans le domaine réservé de «*Georges* du Lot». Fin négociateur Bernard Metz, devenu «chef technique», acquiert la confiance de «*Georges*» et peut reprendre ses déplacements librement en juillet. Par contre, «*Georges*» ne tient pas à une diminution de son effectif fin août ! Il faut négocier pour qu'il accepte de se séparer de cette Compagnie... Dans l'effectif, environ 30 hommes, figurent une dizaine d'Alsaciens, dont, suivant leurs indications : Armand Grob (de Mulhouse) et son fils Jean-François, entrés respectivement à l'AS Lot en juillet 1943 et février 1944, — le fils âgé de seulement 15 ans ! —, Joseph Gerroldt de Saverne (Bas-Rhin), Fernand Loth *« Lucien »* lui aussi de Saverne et Edmond Fischer de Colmar.

Une partie de la Compagnie Rapp. En haut à droite, Edmond Fischer (1)

Le bataillon Metz

Le «Groupe Régional Alsace-Lorraine» qui rassemble ces quatre compagnies sera d'existence éphémère, puisque, transformé et renforcé, il devient le bataillon Metz le 8 septembre. Il compte environ 300 hommes, et comporte un Etat-Major d'officiers entourant le chef de bataillon FFI Charles Pleis : le capitaine Paul Meyer est son adjoint, le capitaine Pierre Bockel, l'aumônier, le capitaine Maxime Schneider est responsable du service santé, le lieutenant Albert Nuffer du service transports, le sous-lieutenant Guillaume Thielen est trésorier et le lieutenant Benjamin Collaine en charge de l'approvisionnement.

Benjamin, *Don Quichotte* et Marguerite Collaine, *Mimi*, qui ont créé «L'Amicale des gens de l'Est» avec le soutien du colonel Noetinger, tiennent à présent à partir avec le bataillon vers l'Est. Arrivé à Montauban avec deux camions gazogène, vides de charbon de bois et d'huile, — le contraste est patent avec les magnifiques GMC qui vont emmener le bataillon — Benjamin Collaine persuade Charles Pleis, très réticent, de tenter de rejoindre le convoi en fin d'étape à Ussel (Corrèze), ce qu'il réussit.

de face, Cne. Paul Meyer (béret, uniforme sombre de chasseur à pied) ,adjoint du Cdt Pleis ; de dos, face à lui Cne. Argence, commandant la Cie Iéna. Château de Gilly (Côte-d'Or), période du 18 au 21 sept. 1944 (photo et ident. J.P. Burger - Comébal).

Le Lieutenant Benjamin Collaine, né en 1896 (a droite). Au service des réfugiés AL dès 1939 à Toulouse, s'engage dans la résistance, (renseignement) et dans la BAL, B^{on} Metz ; puis membre de l'Etat-Major de Malraux-Jacquot, octobre 1944.
A gauche le Lieutenant Maurel
(photo tirée de : La BIAL, Amicale des anciens de la BAL, Strasbourg, 1978, p.25)

Le 10 septembre au matin, le convoi des seize camions que commande le capitaine Prat, avec chauffeur et aide-chauffeur, encadré par deux *jeeps* avec mitrailleuse lourde, le tout en liaison radio, est prêt à partir de Montauban. Après l'entrevue avec Edmond Fischer et Bernard Metz, le commandant André Chamson a quitté Souillac le 28 août, à la recherche du général de Lattre de Tassigny, qu'il retrouve à Aix-en-Provence. Intéressé par la formation d'un bataillon Alsaciens-Lorrains «de sept à huit cent hommes», il lui accorde ce transport exceptionnel, à réaliser rapidement car le convoi est prélevé sur la colonne de ravitaillement d'un groupe d'artillerie.

Tout le bataillon est rassemblé avant le départ pour une revue militaire en présence du colonel Noetinger. Celui-ci est parti tôt le matin de Toulouse, précédé par une automobile avec chauffeur dont les passagers sont un commandant du génie, un journaliste des *Dernières Nouvelles d'Alsace* (DNA)... et André Riedinger. La voiture roule trop vite et s'encastre dans un platane... Le journaliste est tué, André Riedinger est grièvement blessé «J*e suis amené à l'hopital de Montauban : j'entends toujours le médecin-chef dire : «N'y touchez pas, ce n'est*

pas la peine ; c'est fichu !»...». Il s'en tirera bien plus tard mais ne pourra rejoindre la BAL, dont il n'aura que des nouvelles indirectes lors de ses campagnes des Vosges et d'Alsace.

Strasbourg, 17 mars 1945. Mariage du docteur Maserann, Portail de l'horloge astronomique de la Cathétrale ; la plupart des officiers du B^{on} Metz sont présents (identif. J.P. Burger+Comébal)

1er rang : **1 SsLnt Abbé Maurel (Cie léna) ; 2 Ss Lnt Guillaume Thielen (shr) ; 3 et 4 Dr Louis Masserann (Chr B. Metz)** et Mme ; **5 Cdt Charles Pleis (Cdt du B^{on} Metz) ; 6 Cne Alfred Linder (Cie Kléber)** ; 7 Lnt Jacques (Père) Bonnal (B. Strasbourg) ;

2ème rang : **8 Ss Lnt J.J. Burger (Cie léna) ; 9 Ss Lnt Georges Thony (Cie Ney, puis Kléber) ; 10 Cne Edmond Fisher (Cie Rapp, B. Metz)** ; 11 Lacroix (lequel des deux ?) ; 12 Auguste Metz (B. Mulhouse) ; **13 Abbé P. Bockel (B. Metz, puis EM, aumonier "en chef" de la BAL)** ;14 Cdt Paul Kullmann (B. Mulhouse, shr) ;

3ème rang : **15 Docteur Gustave Vogel (Chr B. Metz) ; 16 Adjt René Bockel ; 17 2ème cl. Jacques Taborisky (Cie léna) ; 18 Lnt Polliack (chr ?) ; 19 2 ème cl. Gilbert Masse (Cie Kléber) ; 20 Lnt Marcel Schouler (Cie léna) ; 21 Cne Rodolphe Entz (B; Metz, puis EM)** ; 22 Cne Pierre Douat (B. Strasbourg, Cie "Auto") ; 23 Adjt-Chef Raymond Rieuf (chr ?). (numér. Blog BAL)

Ainsi s'achève l'époque résistante de ceux qui intégrèrent progressivement le bataillon Pleis. Beaucoup d'événements, de problèmes pour le chef, mais peu de combats et surtout, avec beaucoup de chance, aucun décès durant les opérations, du moins au sein du groupe de Pleis... Et pourtant, les deux pionniers de Toulouse, ceux du début, en 1943, Jean Courtot, mort en déportation, et André Riedinger, grièvement blessé, ne sont plus présents à la fin de l'histoire, à la BAL.

Guy Argence

Première publication en quatre fiches
dans le DVD “La résistance des Alsaciens”,
Aeria, oct. 2016
Texte révisé et augmenté (25/11/2017)

Sources

ADBR, 176 J, J, Les origines du bataillon « Metz », Commandant Pleis, Journal de marche du bataillon « Metz »..

Actes du colloque organisé par la Fondation Entente Franco-Allemande à Strasbourg les 19 et 20 novembre 2004, 2006, publication, METZ Bernard, « De la 7ème colonne d'Alsace à la brigade indépendante Alsace-Lorraine », Les Résistances des Alsaciens-Mosellans durant la Seconde Guerre mondiale 1939-1945 - Sous la direction d'Alfred Wahl, Metz, 2006, 334 pages, p. 175 à 207. .

Bulletin de l'Amicale des anciens de BAL, 183 et 184, 1981 et 1984, périodique, PLEIS Charles, «Origines du bataillon Metz».

Bibliographie

Bockel Pierre, L'enfant du rire, Paris, Grasset, 1975, 198.

Ceroni M. (Général), Le corps franc Pommiès, Editions du Grand-Rond , 1980, 260, Amicale du Corps Franc Pommiès, 49ème RI. Tome 1 - La Clandestinité..

TROMMENSCHLAGER Rémy, Prosopographie de la Brigade Alsace-Lorraine, Mémoire de Master 1 et 2 - Histoire de l'Europe, Université de Haute-Alsace - Mulhouse, 2011-2012.